

# L'envie

**pascale hassoun**

**Qu'en est-il de cette invidia qui nous taraude, nous envahit et entraîne l'analysant et l'analyste dans une sorte d'acharnement thérapeutique? Faut-il la différencier de la jalousie et de l'avidité comme le propose Mélanie Klein? Peut-on parler d'Envie primaire (par rapport à l'objet primaire maternel) et d'Envie secondaire (Penisneid)? L'Envie n'est-elle pas souvent à l'origine de ruptures affectives : tentation de « jeter le bébé avec l'eau du bain »? Est-elle du même ressort que l'hystérie? N'est-elle pas plutôt une passion narcissique? Tout en développant ces questions l'auteure, à l'aide d'un cas clinique, met en évidence l'envie comme pathologie de l'identification projective.**

*« Le bonheur d'autrui fait mon mal,  
peut-on rien voir de plus brutal? »*

Cesar Ripa

**Q**u'est-ce que l'envie? L'envie c'est cette réflexion de deux amies, l'une dit à l'autre : « Nous avons la même jupe, la tienne est plus belle. » L'envie c'est aussi cette réflexion d'une patiente dont la mère accueillait en nourrice un enfant de l'Assistance publique. Cette jeune femme disait à son analyste : « Je ne peut pas vivre parce qu'elle n'a pas de mère. »

*L'envie*, selon le Petit Robert, est un sentiment de tristesse, d'irritation et haine qui nous anime contre qui possède un bien que nous n'avons pas. C'est aussi une rivalité, le désir de jouir d'un avantage, d'un plaisir égal à autrui. C'est encore *l'envie de*, d'avoir, de posséder quelque chose. C'est également ressentir « le besoin de », « ne pouvoir s'empêcher de » : j'ai envie de pleurer, je ne peux pas m'empêcher de pleurer. C'est de plus une lubie. Ce sont aussi ces envies des femmes enceintes qui manifestent un désir vif, subit et bizarre. L'envie ce sont encore ces marques présentes sur le corps de certains nouveaux-nés et que l'on croyait être la marque d'une envie de la mère. « C'est un fait que ces signes nommés « envies » se réduisent à un petit nombre de types qu'on peut classer d'après leur couleur et leur forme en fraise, groseille et framboise, tache de vin et de café. » Envies, ce sont encore « ces petits filets de peau autour des ongles ». Le dictionnaire étymologique nous dit que l'envie est la francisation du latin *invidia* qui veut dire jalousie, haine, hostilité; *invidia* veut dire mal voir. Enfin, à *l'envie* est un terme qui renvoie au défi, au jeu, à une surenchère, qui est tiré lui-même de l'ancien verbe « envier », c'est-à-dire en propre « inviter », d'où provoquer au jeu.

Tournons-nous maintenant vers l'iconologie. Voici ce qu'en 1663 Cesar Ripa illustre et dit sur l'envie, au chapitre « Traité des passions » : « L'envie qui s'attriste ordinairement du bien du prochain, autant qu'elle se réjouit du mal qui lui arrive, fait voir l'un et l'autre de ces effets par le serpent qui lui *ronge*<sup>1</sup> la mamelle gauche et par l'Hydre<sup>2</sup> qu'elle caresse : car comme ce monstrueux animal aime naturellement à affecter de son venin tous ceux qui l'approchent, l'envieux

de même par une secrète *contagion* se plaît à perdre le plus de gens de bien, *sans épargner les plus proches*, ni ceux dont il fait semblant d'être l'ami. »

L'hydre représente un danger sans cesse renaissant. L'envie est en effet suffisamment dangeureuse pour être classée parmi les sept péchés capitaux : l'avarice, la colère, l'envie, la gourmandise, la luxure, l'orgueil et la paresse.

Plus près de nous Mélanie Klein, dans le texte passionnant *Envie et gratitude* paru à la fin de sa vie, en 1957, écrit :

« J'aborde un aspect particulier de ces toutes premières relations d'objet et des processus d'intériorisation, dont la source réside dans l'oralité. Je veux parler des effets qu'exerce l'envie sur le développement de l'aptitude à la gratitude et au bonheur. L'envie contribue à rendre l'élaboration du bon objet difficile à l'enfant : il sent que le sein s'est emparé à son profit de la gratification dont il a été, lui, privé; le sein est ainsi vécu comme responsable de sa frustration.

Il convient d'établir une distinction entre l'envie, la jalousie et l'avidité

L'*envie* est le sentiment de colère qu'éprouve un sujet quand il craint qu'un autre ne possède quelque chose de désirable et n'en jouisse; l'impulsion envieuse tend à s'emparer de cet objet ou à l'endommager.

La *jalousie* se fonde sur l'envie, mais alors que l'envie implique une relation du sujet à une seule personne et remonte à la toute première relation exclusive à la mère, la jalousie comporte une relation avec deux personnes au moins et concerne principalement l'amour que le sujet sent comme lui étant dû, amour qui lui a été ravi — ou pourrait l'être — par un rival. Selon l'idée commune, la jalousie est le sentiment qu'éprouve l'homme ou la femme d'être privé de la personne aimée par quelqu'un d'autre.

L'*avidité* est la marque d'un désir impérieux et insatiable, qui va à la fois au-delà de ce dont le sujet a besoin et au-delà de ce que l'objet peut ou veut lui accorder. Au niveau de l'inconscient, l'avidité cherche essentiellement à vider, à épuiser ou à dévorer le sein maternel; c'est dire que son but est une introjection destructrice.

L'*envie*, elle, ne vise pas seulement à la déprédation du sein maternel, elle tend en outre à introduire dans la mère, avant tout dans son sein, tout ce qui est mauvais, et d'abord les mauvais excréments et les mauvaises parties du soi, afin de la détériorer et de la détruire. Ce qui, au sens le plus profond, signifie détruire sa créativité » (Klein, 1957, 18).

Une des différences entre l'envie et la jalousie est que l'envie se joue à deux, tandis que la jalousie se joue à trois. Quelle place le père a-t-il dans les représentations de l'infans? Pour l'infans en proie à l'envie, le père semble n'être qu'un appendice de la mère. Il y a une triangulation qui n'arrive pas à se faire.

### L'invidia

Pour aborder l'invidia, je commencerai par cette citation de Lacan (1964, 105) : « Pour comprendre ce qu'est l'invidia dans sa fonction de regard, il ne faut pas la confondre avec la jalousie. Ce que le petit enfant ou quiconque envie, ce n'est pas du tout forcément ce dont il pourrait avoir envie, comme on l'exprime improprement. L'enfant qui regarde son petit frère, qui nous dit qu'il a encore besoin d'être à la mamelle? Chacun sait que l'envie est communément provoquée par la possession de biens qui ne seraient à celui qui envie d'aucun usage et dont il ne soupçonne même pas la véritable nature. Telle est la véritable envie. Elle fait pâlir le sujet devant quoi? Devant l'image d'une complétude qui se referme et de ceci que le *a*, le *a* séparé, à quoi il se suspend, peut être pour un autre la possession dont il se satisfait, la *Befriedigung*. » Lacan se réfère à un passage de Saint-Augustin dans lequel celui-ci parle du petit enfant regardant son frère pendu au sein de sa mère, le regardant *amare conspectu*, d'un regard amer qui le décompose et fait sur lui-même l'effet d'un poison.

Au travail de Lacan, il faut aussi ajouter le travail de Rosine Lefort avec la petite Nadia dans *Naissance de l'autre*.

Que remarquons-nous?

1) Le désir jaillit de la privation par l'autre. Dans cette rencontre se trouve posée la question de ce que cet autre est pour la mère, autrement dit, de ce qu'il en est de la jouissance de la mère.

2) L'envie est ce mal-voir, *ce voir qui fait mal*, parce que l'infans cherche un espace où il y aurait du vide ou bien de la séparation... et il voit un autre enfant — son partenaire — *colacteam* — qui peut, lui, avoir la jouissance de l'objet parce que sans doute il est déjà suffisamment séparé pour le faire, ou bien parce que le problème de la séparation ne se pose pas encore pour lui. Il voit donc un autre enfant le précéder. Il y a une sorte de contre-temps, un autre enfant venant jouir de l'objet au temps où lui-même est dans un processus de séparation.

3) L'envie en tant que voir, que pulsion scopique passivante, catatonisante, c'est le *regard cousu*. Le voir/être vu est bloqué. Il n'est pas encore possible que la pulsion scopique accède à l'activité de la pulsion qui est de « se faire voir » (par le membre sexué, dit Freud). Le circuit pulsionnel complet est triple : voir, être vu, se faire voir. Il faut en effet que la pulsion aille vers l'autre mais revienne sur soi pour détacher quelque chose de soi. Dans l'envie il semble que le troisième temps de la pulsion scopique soit rendu impraticable. Comme me disait une patiente : « Je n'arrive pas à savoir ce que ça peut être d'être soi-même, de pouvoir se voir. Je suis sans arrêt projetée dans l'autre ». Ce blocage du troisième

temps est important, car il s'agit du temps du « se faire voir par le membre sexué », c'est-à-dire du temps de la sexualisation de la pulsion scopique. Dans l'envie, la pulsion scopique serait en quelque sorte déssexualisée, trop réelle.

4) L'envie c'est le *sentiment que la place est prise, d'être en-dehors*. Comment se constitue ce dehors? Par quels mécanismes? Il y a un pas immense entre « être dehors » à « il y a du dehors ». C'est l'énonciation du « il y a du dehors » qui reste problématique pour l'envieux. Il ne parvient pas à faire fonctionner la négation - *ne pas* - de manière à ce que celle-ci fonde non pas du manque mais du vide et du voilement rendant possible la manifestation du *il y a*.

### L'envie du côté de la vie

*Dans l'envie le haï est aussi l'aimé, mais un aimé qui ne peut être aimable (qui ne peut être qu'envié).*

1) Reprenons la structure à trois telle qu'elle se pose pour le petit Augustin, une structure à trois qui est en fait une fausse structure à trois. Une mère : la sienne, son frère de lait et lui-même. Je poserai l'hypothèse que le petit Augustin traite avec son partenaire *colacteum* quelque chose qui s'est joué antérieurement entre lui et sa mère. Quel rôle peut jouer l'envie violente éprouvée envers le petit frère ou la petite sœur? *L'envie peut être un moment structural que j'appellerai « de l'Autre à l'autre »*. En effet, la violence ressentie envers le petit frère ou la petite sœur n'est rien d'autre que la violence dans laquelle est le sujet lorsqu'il n'a pas encore renoncé à la jouissance totalisante. Cette violence n'est rien d'autre que la mise en scène de la violence de l'Autre. Le jeu violent avec le partenaire tente de débloquent quelque chose. L'envie est comme un passage, même si elle prend les allures d'un passage à l'acte. Cet autre soi-même qu'est le petit frère ou la petite sœur a le mérite d'être à la fois soi-même et à la fois un autre, d'être cet autre séparé alors que soi-même le refuse encore.

2) L'envieux est un infirme, il a sacrifié, anesthésié une partie de lui-même pour l'Autre sans doute, et ce n'est que par un autre qu'il peut la recouvrer. *L'envieux c'est celui qui a dû donner avant de recevoir*. Par exemple à une mère en deuil. Mais il a donné en continuant à réclamer (heureusement pour lui) mais sans pouvoir reconnaître ce don. Il a donné malgré lui. L'issue à l'envie sera donc de pouvoir vraiment donner ce premier don. Être dans l'envie, c'est être dans la vie/la mort. C'est avoir posé un autre qui a la vie, alors que soi-même on garde en soi un fragment de corps mort. La mort impensée, impensable par l'Autre maternel. L'envie dans ce cas peut se dire : il y a trop de vie pour moi. Je ne peux pas. La vie est dans l'autre m'agresse et pourtant c'est cet autre qui est mon partenaire.

3) Il y a comme un *effet de rebroussement dans l'envie*. L'envieux veut posséder. Il sent qu'il ne possède pas. Il sent que l'autre possède plus que lui. Il croit que ce dont il s'agit c'est de posséder, alors que ce dont il s'agit, c'est que le sein qui est ainsi montré, reprenons l'exemple du petit Augustin, n'appartient en fait ni à l'un

ni à l'autre. Il n'appartient pas au petit Augustin, il n'appartient pas à la mère. Le petit Augustin pouvait soutenir cela jusqu'au moment où il le voit appartenir à l'autre enfant. C'est sans doute ainsi que l'on peut comprendre ce point de rebroussement auquel nous avons affaire dans certaines cures, lorsque nous assistons à des moments d'élaboration, de construction, d'avancée, et tout à coup, presque sur un mode imprévisible, ce qui est découvert, trouvé, pensé, rêvé, revient au sujet sur un mode persécutif, entraînant refus, revendication et rage. Il semble que cela puisse arriver justement lorsque quelque chose du sein, du « bon sein », apparaît. Et cela apparaît — dans ce qu'il doit être — comme n'appartenant ni à l'un ni à l'autre. Mais cela est encore pour le moment insupportable. Et quand on ne le possède pas, on veut le détruire jusqu'au moment où par un travail psychique, il peut être reconnu, accepté, comme n'étant ni à l'un ni à l'autre. Le sujet alors admet qu'*il y a* du sein, de la vie, de la mort, un espace où il n'est plus obligé de se rétracter. Pendant encore un temps, le sujet préfère se raccrocher à « je n'ai pas » plutôt que d'admettre « j'ai » ou bien « il y a ». D'ailleurs dire « j'ai » ou « il y a » est d'autant plus difficile que l'amour est aussi vorace et l'on sait qu'il a tendance à engloutir son objet.

### **Envie, transfert et désir de l'analyste**

Freud puis Lacan ont déjà remarqué que le transfert est antérieur à la cure du fait de l'autre. Freud a déjà remarqué que l'amour de transfert est à la fois l'outil de l'analyse, mais aussi une résistance à l'analyse. Bien plus, Freud et Lacan ont mis en évidence que la situation analytique transférentielle produisait justement le symptôme qu'elle était censée réduire : l'amour/la haine. Pas seulement du fait du Sujet Supposé Savoir sur le symptôme qu'est l'analyste pour l'analysant, mais du fait de la parole : parole qui produit l'amour mais aussi la haine du fait du réel de la parole. Il y aurait un réel que la parole transférentielle approche mais ne peut pas réduire.

Le transfert ne se situe ni dans une relation du sujet au sujet, du moi au moi, mais dans une disparité du rapport à l'autre, disparité au niveau du désir de l'autre. Il y a comme une antériorité du désir de l'autre.

Est-ce que ce ne sont pas là les conditions idéales pour susciter l'envie? Voilà une situation où il y a demande d'amour, irréductibilité de l'amour, altérité divisée et non pas redoublée : il n'y a pas d'autre de l'Autre, il y a disparité et non réciprocité. Est-ce que ce n'est pas la situation même de l'envie dans laquelle le sujet se sent aimant l'autre plus que lui-même, souffrant d'une dissymétrie?

Mais déjà on voit que *l'envie est* une réduction à un face-à-face imaginaire, une réduction de la cause de cette disparité, c'est-à-dire une *réduction du désir*.

L'on voit tout de suite la difficulté : c'est le désir même de l'analyste, moteur de la cure, qui sera aussi le lieu même de l'exacerbation. Ce sera la parole elle-même, véhicule de communication, qui produira sa propre limite : le réel, et deviendra un enfer.

Et pourtant, le transfert en tant que tel est une issue à l'envie. Car le transfert soutient le désir. Je fais l'hypothèse que du point de vue transférentiel, le

*Penisneid* n'est rien d'autre qu'un transfert qui ne peut s'opérer, c'est-à-dire une cassure dans l'investissement de l'autre.

On pourrait croire que dans l'envie l'autre est trop investi. C'est juste. Et cependant, ce n'est pas par un retour sur le moi que s'opère la levée de l'envie, mais par un mouvement vers l'autre — sans doute pas le même autre que le premier autre qui a suscité l'envie, mais un autre davantage voulu pour son altérité.

Il faudrait revenir sur l'analyse que Lacan fait du Banquet où l'on mettait en évidence qu'Alcibiade n'envie pas Socrate, il le désire : il a envie *de* Socrate, ce qui n'est pas la même chose qu'envier. Et si dans le désir il y a une dépréciation de l'objet pour le consommer, la dépréciation envieuse n'est pas loin de cette position, sauf que l'objet est tué, déprécié, *faute de* pouvoir être consommé).

L'effet sur le sujet du miroitement des « agalma » n'est pas le même, dans un cas le sujet se trouve grandi, dans l'autre il se trouve diminué et il cherche à amener le désiré (Socrate) à n'être surtout pas désirant. (« Ne me désire pas, regarde, je ne suis aucun de ces agalma que je viens de te faire miroiter »).

### **L'envie du côté des femmes L'envie du côté de la mort psychique**

L'opinion générale veut que l'envie soit aux femmes ce que la jalousie est aux hommes. Le plus souvent ce sont, en effet, les femmes qui expriment ce sentiment ou sont qualifiées d'envieuses. Pourquoi? De quoi s'agit-il pour elles? Je retiendrai deux réponses.

1) L'envie, définissant un rapport d'inclusion, se trouve presque obligatoirement dans le rapport mère-fille. Elle se révèle particulièrement vive lorsqu'il s'agit d'opérer une différenciation sans élément qui fasse tiers. Avant que soient trouvés les points d'identification spécifiant chacune d'elles, la différenciation passe par l'envie et la haine. Le parcours œdipien de la petite fille est semé de déceptions, reproches, demandes de réparation d'un dommage: communauté d'images que souvent elle partage avec sa mère et qui rend difficile de trouver les traits symboliques qui les soutiendraient pour subjectiver leur séparation. L'envie serait ce qui reste de la dimension imaginaire infinie qui soude toute petite fille à sa mère.

2) L'envie - toujours œdipienne - peut revenir quand un des maillons de la structure féminine de la sexualité fait défaut. Depuis que Lacan nous l'a si clairement mis en évidence, nous savons que pour aller au-delà de la frustration œdipienne, la femme a besoin d'un « au moins-un », d'un homme dont le nom — signifiant du Nom-du-Père — la sorte de la non-inscription où elle est du fait de ne pas exister. Elle est aussi dans la nécessité *et* de se situer au sein du jeu phallique de son partenaire auquel elle se prête comme objet *a*, *et* d'être dans un rapport à l'Autre (au signifiant de cet Autre S(A)). Si un de ces maillons fait défaut, ou si elle s'y dérobe, elle se retrouve égarée, désarrimée, et souvent renvoyée aux premières identifications — vécues comme des frustrations — œdipiennes : le pôle féminin de la sexualité peut tourner à *l'aigreur*.

### L'envie du côté de la mort psychique

J'aimerais développer ce dernier point un peu plus longuement. Pour l'introduire, je vous propose un conte :

« La parole étouffée »

*Il était une fois une petite fille qui croyait ne plus avoir de langue. On avait beau lui dire qu'elle avait une langue, elle prétendait que non. Elle tenait sa langue serrée, enroulée contre son palais. Elle ne savait pas pourquoi elle était comme ça. C'était plus fort qu'elle. Quelque chose la contraignait. Elle était malheureuse de ne pas être comme les autres. D'ailleurs, c'était encore plus fort que ça. Elle était malheureuse de ne pas n'être (naître) comme les autres. Devant « être » elle rajoutait un « n » qui faisait « naître ». Elle pensait qu'elle n'était pas encore née. Elle se sentait vraiment différente des autres. Elle tenait sa langue et ne parlait pas.*

*Cela dura très longtemps, ses parents ne savaient que faire pour leur fille. Ils essayèrent mille et milles choses. Ils lui offrirent tout ce qu'on peut donner à une petite fille : des jouets, des friandises, des distractions, des animaux. Cela ne servait à rien. Son père la prenait sur ses genoux, sa mère la prenait dans ses bras, son institutrice lui parlait doucement, sans la gronder. Peu à peu son malheur se répandit sur son entourage. Tous devinrent malheureux. Ils n'étaient même plus inquiets, ils étaient tristes. Plus personne ne parlait. Plus personne ne chantait ni ne dansait. Plus personne ne voyageait. Plus personne ne sortait de chez soi. C'était terrible, car il y avait un tel silence que l'on se mettait à entendre le bruit des pays voisins. On entendait les voisins vivre, chanter, se faire la guerre. Et cela était insupportable. Les voisins devinrent très gênants.*

*Cela n'avait pas toujours été comme cela. La petite fille avait parlé. Mais un jour elle s'était arrêtée de parler, elle avait renoncé à son droit de vivre. C'est le jour où elle voulut devenir une « bonne sœur ». Elle voulut le devenir tellement fort qu'elle en perdit sa langue. La petite fille souhaita être une bonne sœur, une sainte. Elle fit un vœu. Celui de ne plus dire de mal de personne. Et Dieu sait si elle était tentée d'en dire, car Dieu sait à quel point elle en ressentait pour chacun de ceux qui l'entourait. En particulier elle éprouvait une jalousie énorme pour sa sœur aînée, mais surtout pour son petit frère. D'ailleurs elle arrêta de parler quelques mois après sa naissance. Les gens ne comprirent pas, car elle avait paru contente d'avoir un petit frère, elle s'était montrée tendre avec lui, elle n'avait rien dit. Elle n'avait plus jamais rien dit. Sa langue s'enroula définitivement contre son palais. Contre le riche palais qui était en elle, elle avait gardé sa langue enroulée comme on roule une pierre devant la chambre aux trésors. Et elle ne savait plus si c'était elle qui devait sortir de la chambre secrète ou si c'était le secret qui devait sortir d'elle. Elle vivait comme en cachette, elle était et la détenue et celle qui détenait.*

*Le temps passa. Les années passèrent jusqu'au jour où quelque chose, plutôt quelqu'un arriva. Un très beau jeune homme. La petite fille devenue maintenant une jeune fille en fut si émue que sa langue se délia. L'attrait du jeune homme fut si fort qu'il balaya la pression qui tenait sa langue enroulée. L'attrance que le jeune homme provoqua en elle fut telle que toutes les forces qui la rendaient muette se trouvèrent balayées.*

*Maintenant la jeune fille est devenue une jeune femme. Vous ne serez pas étonnés de savoir que ce dont elle rêve n'est pas d'un beau jeune homme, mais d'un grand homme noir qui la poursuit, comme si le beau jeune homme n'avait pas complètement effacé les peurs et la jalousie de la petite fille. Peur et jalousie se mêlent à l'image du beau jeune homme et le transforment en grand homme noir qui la poursuit. Qui est ce grand homme noir? Demandez-le lui, car maintenant elle a retrouvé sa langue.*

Lorsque, après plusieurs années d'analyse, Chemana (en hébreu : isolement, désolation) me dit qu'elle avait écrit un conte pour sa fille, celui que je viens de vous raconter, je décidai que le moment était venu pour moi de faire un travail sur l'envie. Je venais de traverser avec elle un tunnel ou, plutôt, un souterrain, nous avions cheminé ensemble très longtemps dans le noir. Dernièrement, elle avait utilisé la métaphore du *chien d'aveugle*, disant que c'était comme si elle avait été mise au monde pour ça : pour être aveugle ou pour guider une aveugle. Elle suivait ce chien d'aveugle, se reposait toujours sur lui, n'avait rien fait pour secouer le joug, avait tout fait au contraire pour ne pas ressentir les choses.

Nous avons donc longtemps cheminé dans le noir. Je dis « nous » parce que, pendant longtemps, je n'ai eu aucun autre guide que celui de ne pas agir. Dans le noir j'avais eu l'intuition que la règle de conduite de la cure était tout au plus l'accompagnement. J'accompagnais une aveugle, quelqu'un qui ne voulait pas ou ne pouvait pas voir, qui lorsqu'elle voyait, voyait du sexuel cru, qui fermait donc les yeux, les sens, qui malgré toutes ces fermetures se ressentait comme éclatée, pleine d'émotions et de sensations inintégrables, qui n'en pouvait plus d'éprouver des colères et des haines que toute son énergie s'efforçait à contenir.

J'avais décidé de m'en tenir à ce profil bas après que chacune de mes interventions eussent été ressenties par elle comme intrusives et négatives, surtout celles me semblant les plus justes. Elle ne pouvait tout simplement rien faire de ce qu'elle entendait. Toute parole émise par moi était rejetée, surtout si celle-ci se voulait compréhensive et indulgente, et nous étions à chaque fois à deux doigts de l'affrontement. Il est des cas où l'affrontement est nécessaire et fructueux, mais dans ce cas-ci, non, l'affrontement aurait immanquablement amené une rupture, chacune restant retranchée dans son camp. Car c'était ainsi qu'elle vivait : en camp retranché, en retrait des autres, sur ses gardes, vite envahie et profondément mortifiée de ne pas avoir de répartie.

Elle m'avait d'ailleurs prévenue que je n'avais devant moi qu'une carcasse vide, sur laquelle mes paroles viendraient se heurter et me seraient retournées



comme la parole d'Écho. Elle m'avait aussi avertie qu'elle se faisait caméléon, douce et avenante, afin de me leurrer, miroir aux alouettes.

De la bagarre, elle passa néanmoins à l'abattement. Moi aussi d'ailleurs.

Donc, après toute une phase de la cure où je relevai le défi et engageai la partie, il s'établit une autre phase, celle du chien d'aveugle : l'une guidait l'autre, l'une se faisait aveugle au moment où l'autre la guidait, l'autre ne voyait plus rien au moment où l'une relançait la dynamique de la cure par un rêve. Avancée à tâtons, repérage des marques, lecture des inscriptions avec le toucher du doigt.

Que lisait-elle? Ce qu'elle parvenait à lire ainsi du bout des doigts resta encore longtemps inaccessible, car elle était submergée par le fait que celle qui la guidait, celle qui la prenait par l'épaule pour être guidée ou pour la guider, la main de celle-là, était encore une main qui la retenait, qui la faisait marcher au pas, mais un pas qui n'était pas le sien, un pas qui l'étouffait. Elle aurait été comme une aveugle qu'elle venait de rencontrer dans le métro. Une dame que l'on aurait prise par le bras et que l'on aurait fait monter. Mais cela lui paraissait insupportable car on l'aurait prise sans rien lui demander, sans rien lui dire, comme on aurait abusé d'une enfant. Ainsi on la prenait à elle-même. D'ailleurs « la prendre à elle-même », lui paraissait très explicite pour dire qu'elle faisait tout pour ne pas ressentir les choses, pour vivre sous l'emprise, pour ne pas bouger, pour ne pas voir les différences. En elle, il y avait comme une nécessité d'éteindre toute vie et, cependant, ce qu'il y avait d'étouffé en elle lui crevait le cœur. Une parole étouffée.

Nous avons donc cheminé longtemps dans le noir. Elle était venue me voir, il y a de longues années de cela, parce qu'elle se sentait inhibée et surtout rougissante. Elle rougissait aussitôt que quiconque s'adressait à elle. Elle venait de subir une opération esthétique du nez et elle en avait été déçue. Elle avait alors 25 ans, elle était secrétaire, vivait seule ou plutôt avec un ami. Au cours de ces années, elle changea fréquemment d'amis. Ce qui m'a toujours paru extraordinaire, c'est la rapidité avec laquelle elle pouvait, à l'époque, en perdre un pour en retrouver un autre, jusqu'à il y a cinq ans environ où elle rencontra son ami actuel. Une partie du travail de l'analyse consista à lui faire éviter les ruptures aussitôt qu'une contrariété insupportable se présentait à elle. Mais il se noua quelque chose de particulier entre ce garçon et elle qui lui permit de surmonter les tentations de rompre et d'éviter ainsi de « jeter le bébé avec l'eau du bain ».

Elle est la deuxième fille de sa mère, et la première fille de son père, la mère ayant eu une fille avant son mariage. Il y a après elle quatre garçons dont un garçon qui la suit de près, avec lequel elle a une différence d'âge de quatorze mois.

La première partie de son analyse fut essentiellement le lieu d'expression d'un traumatisme sexuel par la personne de son père : à la fois adoré mais aussi haï, car présenté par elle comme un superman sexuel. Il semble qu'elle ait non seulement assisté aux ébats sexuels de ses parents, mais qu'elle ait aussi cherché à en être, à être sur le lieu même, c'est-à-dire dans le lit de ses parents.

Elle évoquera aussi une très grande rivalité avec sa demi-sœur aînée et une très forte jalousie à l'égard de son frère cadet.

Elle ne cessera de se présenter comme, d'une part, celle qui porte encore sur son corps la cicatrice de la petite fille de dix ans s'élançant vers son père lors d'une course de vélo de celui-ci, élan qui aboutit à un accident et, d'autre part, comme la petite fille muette devant son institutrice.

Peu à peu son analyse évolua et ceci, parallèlement à sa stabilisation affective dans sa vie professionnelle. À l'intérieur de l'espace analytique, dans la mesure où elle ne supportait aucune de mes interventions, mais dans la mesure aussi où elle maintenait une présence régulière à ses séances, je choisis d'admettre qu'elle savait mieux que moi ce qu'elle faisait et j'optai pour une attitude plus en retrait, d'accompagnement. Il me fallut cependant bien souvent me mordre les lèvres pour ne pas réagir à ses attaques ou me secouer pour ne pas plonger, selon ses dires, dans le fait que tout cela ne servait à rien et qu'il serait plus sage d'arrêter, pour ne pas plonger non plus dans l'ennui. Mais ce que j'éprouvais principalement était une irritation, une envie de la malmener, de lui faire mal par un mot vexant par exemple, ou bien une envie de la laisser tomber. Ce fut une époque éprouvante où je méditai longuement sur les vertus de la répétition. Il y avait comme de *l'acharnement*. Elle me renvoyait l'image d'un acharnement thérapeutique auquel je me serais livrée sur elle et auquel elle venait se livrer. Mais acharnement qu'il serait peut-être plus juste d'appeler *harcèlement*. Harcèlement thérapeutique (harceler : poursuivre, presser, talonner, mettre l'épée sous les reins).

À cette époque, je n'avais pas encore lu *Envie et gratitude* de Mélanie Klein, œuvre dans laquelle celle-ci explique clairement que tant que l'analysant éprouve de l'envie, il ne peut tirer profit de ce que lui dit son psychanalyste. Mélanie Klein écrit aussi que le psychanalysant ne veut pas risquer de perdre son analyste comme objet d'amour et cherche à le protéger. C'est pourquoi il s'interdit toute expression, voire même tout ressenti, de cette envie qui, fréquemment, n'est donc pas formulée mais agie. Mais j'avais compris que dans cette cure, il se passait quelque chose de cet ordre et qu'*il ne fallait surtout pas que je veuille son bien*. Il ne me fallait pas occuper la place de la mère dans le sens où celle-ci a un désir pour son enfant, projette quelque chose d'elle sur lui, investit son enfant d'une fonction phallique. Ce qui ne fut pas simple car je savais que ce dont souffrait aussi terriblement Chemama, c'était d'avoir manqué d'une mère au sens de flux maternel. Ce que je voyais séance après séance, c'est qu'elle ne cessait de *se faire mal* à se présenter comme objet, à s'objectiver plutôt que de pouvoir profiter du plaisir des mots et de l'échange. Elle ne cessait de se meurtrir en surévaluant l'objet, en se présentant à moi comme objet d'étude. Elle surévaluait l'objet dont en retour elle était meurtrie par sa discontinuité et sa limitation. Elle ne cessait de perdre un narcissisme qui l'aurait enracinée pour un objet qui la morcelait. Elle cherchait sans doute dans la continuité des séances à éprouver la continuité du flux qui est le mode archaïque de l'imaginaire corporel mère-enfant, mais elle ne trouvait qu'une

relation érotique avec le corps de la mère pris comme objet partiel, relation érotique dont elle ne savait que faire.

Je choisis donc de faire un pas de côté et de me situer à côté d'elle, c'est-à-dire sans reprendre de front ce qu'elle me disait mais sans pour autant rester silencieuse. Et je parlais, pas à proprement parler à partir de mon contre-transfert, mais j'énonçais tout simplement toutes les images que ses paroles faisaient surgir en moi, un peu comme l'on retient les images des rêves alors que ceux-ci ne cherchent qu'à retourner à la nuit.

Après avoir longtemps cheminé dans le noir, nous arrivâmes à cet endroit du tunnel où parfois quelques lueurs apparaissent, faisant dire que la fin n'est plus loin, même s'il est encore impossible d'en définir la distance. Les lueurs sont trop floues, trop fragiles, nos yeux ne voient pas encore. Et de toute façon, il faut le temps que nos yeux s'habituent à la lumière.

En demi-teinte, des formes à peine discernables émergèrent pour aussitôt rentrer dans le noir. Ce fut la période des rêves, rêves qu'elle identifiait comme disant quelque chose d'elle-même, d'un elle-même qui était elle mais aussi sans tout à fait lui appartenir puisque c'était un « elle » du rêve.

Comment suis-je intervenue par rapport au rêve? Le plus souvent j'utilisais les personnages du rêve comme étant une expression de parties d'elle même mais je ne ficelais pas le rêve avec des interprétations car, alors, nous serions retombées dans un savoir — du côté de la mère-toute —, je préférais la position de lecture — la mère lisant les émotions de l'enfant.

Je m'efforçais de ne pas rester muette, d'une part parce que j'étais déjà terrifiée, figée par l'objet fixe en elle, accablée, impuissante, immobilisée, tout silence pouvant alors ramener de la mutité; d'autre part, pour accompagner par mon intérêt le narcissisme naissant. Et, enfin, pour porter mon regard sur sa vie psychique et non sur sa vie réelle car ce type de patients préfèrent leur vie psychique insupportable à rien du tout et, même, ils la préfèrent à tout autre chose.

Il n'empêche que malgré mon désir d'occuper une position souple de lectrice — la mère qui lit les émotions de l'enfant — position qui me semble essentielle car lorsque la mère donne le sein et plus que le sein : sa parole, le plaisir, la lecture de ses émotions, en faisant cela elle se donne et donne à son enfant le statut d'orphelin — ce qui ne veut pas dire abandonner — et annonce ainsi une Autre filiation. Ou pour le dire autrement — je le redis ici car c'est une idée qui m'est chère — c'est à être orphelin du corps maternel que l'autre corps, celui que j'appellerais *la corporéité du lieu*, est produit par l'enfant.

Or, malgré mon désir d'occuper une position souple de lectrice, je n'étais pas encore ressentie par Chemama comme telle. Elle continuait à m'idéaliser et à me statufier, à me ressentir comme surmoïque et exigeante. Elle continuait à dire que si elle s'écartait des autres, c'était qu'elle s'était écartée d'elle-même, que si des gens perdaient leur chemin, elle, elle s'était perdue en chemin. Ce n'était pas le chemin qu'elle avait perdu mais elle-même. Elle disait qu'elle avait constamment

mal à la gorge et qu'elle manquait d'air, qu'elle souffrait de ne pas pouvoir dire et que les mots ne pouvant sortir s'entassaient. Elle disait qu'elle était rentrée en elle-même pour avoir quelque chose, contenir quelque chose, et que déplier son corps — corps en boule — l'amènerait à laisser tomber quelque chose. Elle ne cessait de s'imaginer habitant une « chambre de bonne », ces chambres qui sont si laides disait-elle. Elle y aurait vécu en recluse. Et ceci dans les jours les meilleurs, car ce qu'elle disait plutôt c'est que chaque journée de travail était une journée qu'elle *devait*. Ce n'était pas quelque chose qui lui aurait appartenu. Elle s'appartenait tellement peu qu'elle vivait mal le fait de *devoir* autant, mais c'était parce qu'elle avait constamment cette impression de ne pas s'habiter. Elle était sans habitat.

Est-ce que le corps de sa mère était un habitat? Même pas. De tout façon, dès que sa mère occupait une place, elle avait l'impression que c'était la sienne qui était occupée. Mais surtout, le corps de sa mère était lui aussi fantôme : un jour, en rêve, elle essaya de toucher le corps de sa mère mais celui-ci se pencha en avant et tomba dans un trou, ne rencontrant rien.

C'est alors que, elle qui voulait être sainte, eut recours aux saints. Elle se voulait sainte et eut voulu entrer dans les ordres, à la fois pour obéir à une règle imposée, pour signifier qu'elle était zombie, obéissant à des ordres, passant à côté d'elle-même sans se voir et sans s'appartenir, et à la fois pour être dans le défi : c'est-à-dire en posant un vœu, celui de se situer par rapport au désir de l'autre — vœu de chasteté par exemple, ou vœu de la mère que son enfant dorme — et y répondre par le refus entêté : je ne dormirai pas. Elle avait de longues insomnies.

Cette sainteté aurait attiré l'admiration de tous, en particulier de son père.

Elle eut donc recours aux saints : elle se mit à lire la vie des saints (on retrouve la lecture). Pourquoi? Pour savoir ce qu'est un saint, mais aussi pour savoir ce qu'est un *saint qui parle* : elle lut la vie de saints prêcheurs. Elle disait qu'elle avait envie de savoir ce qu'étaient ces hommes, de comprendre leur quête, et qu'ainsi elle cherchait à se défaire de quelque chose, quelque chose d'une insécurité si forte en elle qu'elle ne pouvait absolument pas faire comme les saints : avoir confiance en Dieu et en l'avenir et surtout parler. Elle lut aussi Ignace de Loyola dont la réflexion principale porte sur le contrôle des émotions. Les exercices spirituels préconisés par Ignace de Loyola consistent à analyser et surtout à différer suffisamment les émotions pour prendre une décision en toute liberté.

Je crois que ceci est extrêmement important car c'était de ses émotions dont Chemama était la plus embarrassée. Elle fut toujours très partagée quant à ses émotions : devait-elle les contenir ou les expulser? En avait-elle? Elle se sentait le plus souvent vide d'émotions, ou bien non autorisée à les éprouver, ou bien quand celles-ci surgissaient, elles étaient tellement intempestives, confuses, démesurées, débordantes, non reprises par des mots qu'il eût été préférable qu'elles ne manifestassent point.

Arrivée à ce point de mon parcours, essayons de dégager ce qu'est le processus de l'envie. Tel que l'illustre ce fragment de cure, *l'envie est une pathologie de l'identification projective* : l'identification projective et le clivage sont deux

mécanismes normaux et essentiels pour pouvoir penser. En effet, l'identification projective consiste à projeter dans l'autre une partie mauvaise de soi de manière, d'une part, à pouvoir en être soulagé et à tirer profit de la bonne partie restante et d'autre part, à récupérer cette partie mauvaise qui, ayant séjourné dans un autre aimant et bienveillant, revient moins mauvaise et peut donc s'intégrer en soi. C'est donc l'idée que deux entités, d'une part, ce qui est projeté (le contenu) et, d'autre part, le lieu de cette projection (le contenant), peuvent avoir l'une sur l'autre un effet bénéfique : pour l'enfant qui non seulement intègre quelque chose qui lui est tolérable mais intègre en même temps la possibilité d'intégration de la mère, et pour la mère qui entre en contact avec son enfant et le sent vivre.

Dans l'envie il y a comme une dégradation en chaîne : d'une part le nourrisson clive et projette dans l'autre une situation émotionnelle encore intolérable pour lui. Mais, d'autre part, il casse cet autre qui pourrait accueillir son émotion. Il le casse parce qu'il n'a pas surmonté le premier vécu de frustration venu de cet autre : le fait que cet autre, le porteur de bon sein, pour reprendre les termes kleinien, a été manquant. Ce qu'il garde comme trace de cet autre c'est son indifférence, son indifférence à ses premiers appels. Le nourrisson en attend encore quelque chose et en même temps cherche à le détruire.

Ceci étant, ce qu'il reçoit en retour, c'est une émotion qui a été non pas modifiée par l'autre de manière à être tolérable, mais modifiée par l'autre au point d'être *sans valeur*. « Si cette émotion était par exemple la peur de mourir », explique Bion sur lequel je m'appuie pour cette présentation de la pathologie de l'identification projective, « ce qui revient au nourrisson c'est une frayeur indicible » (1962, 117).

Mais le processus de projection va encore plus loin. Car dans l'envie, l'émotion est si forte que le nourrisson ne projette pas une seule émotion mais à la limite il projette toute sa capacité émotionnelle. Il y a une mise à nu dans laquelle, pour reprendre l'exemple de Bion, l'enfant ne retrouve plus le désir de vivre qui était à l'origine de la peur de mourir. Il perd ce qui était en lui au départ.

Tout se passe alors comme si le nourrisson ayant projeté toute sa capacité émotionnelle sans retour valable, il n'y avait plus de nourrisson pour réintrojecter mais uniquement un *semblant* de psyché. Il n'y a plus d'habitat.

Mais plus encore, quelle est la nature de ce qui est quand même réintrojecté? Bion nous dit que sa caractéristique principale est l'absentéité. Le fait d'être *sans*. Ce qui est réintrojecté est le « sans valeur ». Ce serait, dit-il, « un objet interne sans intérieur ». « Un sur-moi à écrire en deux mots : un moi au-dessus du moi, privant le moi de toute vie ».

Il se produit alors une incapacité et même une haine envers tout développement nouveau de la personnalité, comme si tout développement pouvait constituer un rival à détruire. Cette transformation du moi en sur-moi donne à l'envieux le sentiment et les apparences d'une supériorité morale. Au nom de la morale, il est dans une recherche incessante des idéaux de vérité. Mais loin d'être ressenti comme

un homme de vérité, l'envieux est plutôt ressenti comme cherchant à conserver la capacité, essentielle pour lui, de pouvoir éveiller la culpabilité de l'autre.

Ce en quoi Chemama n'était peut-être pas tout à fait à ce point extrême de l'envie car même si elle faisait éprouver la culpabilité de l'autre, c'était bien elle qui l'éprouvait encore le plus fort.

C'est en presque aveugle ou en demi-voyante qu'elle eu une petite fille. Durant la grossesse elle devint anorexique; le fil de la vie, tel celui d'Ariane, se fit par instant à peine perceptible. Aucune certitude sur celle qui sortirait de la grotte.

C'est encore aveugle ou pas encore voyante qu'elle choisit de mettre sa fille en crèche pour poser d'emblée un environnement tiers entre elle-même et sa fille. Un garde-fou à sa pulsion d'emprise.

C'est alors qu'elle put reprendre pour elle une proposition que j'avais été amenée à faire et... *cela seul eut suffi*, comme on dit à la fin de la Hagadah de Pâques lorsqu'on reprend toute l'histoire de la sortie d'Égypte et des interventions de Dieu, « *Daienou* », « cela seul suffit ». Pour Chemama, cela seul eut suffi à indiquer le chemin parcouru : écrire en conte pour sa fille ce qu'il en était de son propre vécu. Elle écrivit plusieurs contes qui viennent actuellement scander sa cure.

C'est par un conte que j'ai ouvert ce dont j'ai cherché à rendre compte. C'est par un rêve que je vais terminer. Voici le rêve. Dernièrement Chemama rêva qu'une femme, la mère de son compagnon, était prise depuis quatre ans dans les glaces de la mort. Elle rêva que celle-ci revenait à la vie. Dans le rêve Chemama était gênée parce qu'elle portait sur elle des vêtements et des bijoux ayant appartenu à la morte, et elle se demandait comment celle qui revenait à la vie allait prendre la chose. Mais celle-ci revenait à la vie vêtue, n'ayant pas attendu qu'on lui rende ses vêtements.

À la suite du rêve, Chemama me dit, d'une part, qu'elle était étonnée car elle avait l'impression de voir pour la première fois certaines personnes qu'elle connaissait bien. Aurait-elle passé sa vie sans les voir, s'est-elle demandé? Elle me dit, d'autre part qu'elle avait pensé à moi comme à quelqu'un qui n'était pas celle qu'elle croyait : « Je vous ai vue, m'a-t-elle dit, avec beaucoup de manque ». Elle ajouta qu'elle avait ainsi l'impression de recevoir des claques. Mais elle me dit encore, en pensant aux rideaux de l'infirmerie, que ceux-ci étaient des *jalousies* et que c'était comme si les jalousies s'entr'ouvraient et qu'elle voyait à travers. Enfin, elle affirma qu'elle se sentait malheureuse. Alors je compris que la vie sortait des glaces et reprenait ses droits sur la mort. Ce qu'elle confirma en disant : « Un cadavre pris dans la glace c'est comme un objet, c'est quelque chose qui ne bouge pas. Si ce corps se met à s'animer il y a la glace qui fond. J'ai aussi l'impression, a-t-elle ajouté, qu'il y a quelque chose qui fond en moi. C'est peut-être pour ça que je me sens malheureuse. C'est la première fois que je dis : je me sens malheureuse. Avant je disais : c'est douloureux. »

Quant à moi, c'est ainsi que j'avais entendu ce « je suis malheureuse ». Comme quelque chose qui la quittait, dont elle était en train de faire le deuil.

Pour boucler la boucle sur l'envie, remarquons que c'est encore le regard qui est anxiogène dans le rêve : le regard de la morte qui verrait que l'autre lui a pris quelque chose. Nous retrouvons bien là les mécanismes de l'identification projective et l'angoisse lorsque celle-ci tente d'être levée. Angoisse d'avoir à soutenir le regard à partir de ce qui a été projeté. De la même manière que Freud dit que le sujet est regardé à partir de son membre sexué, ce qu'on appelle se faire voir, de la même manière le sujet de l'identification projective est regardé par ce qu'il a projeté. Ce qui en dit d'ailleurs beaucoup sur l'érotisation possible, c'est-à-dire morbide, de l'identification projective et sur l'angoisse qui ne peut manquer de surgir à partir du moment où le sujet cherche à briser cette fascination morbide.

Quant à Chemama, peut-être que, pour elle, les jalousies sont vraiment en train de s'entr'ouvrir et qu'il ne lui est plus du tout à fait aussi dangereux de s'arrêter et de voir.

**Pascal Hassoun**  
9 Passage d'Enfer  
75014 Paris

---

## Notes

1. Souligné par nous.
2. L'hydre est un animal d'eau douce, très contractile, ayant la forme d'un polype isolé et portant six à dix tentacules. C'est un nom donné autrefois au serpent d'eau douce. L'Hydre de Lerne est un serpent à plusieurs têtes qui repoussaient au fur et à mesure qu'on les tranchait. Il fut détruit par Héraclès.

---

## Références

- Bion, W. R., 1962, *Aux sources de l'expérience*, P.U.F., Paris, 1979.
- Freud, S., 1914, Pour introduire le narcissisme in *La vie sexuelle*, PUF, Paris, 1969.
- Freud, S., 1915, Pulsions et destin des pulsions in *Métapsychologie*, Gallimard, Paris, 1968.
- Klein, M. 1957, *Envie et gratitude*, Gallimard, Paris, 1968.
- Lacan, J., 1964, *Les complexes familiaux*, Navarin, Paris 1973.
- Lacan, J., 1964, *Le Séminaire XI, Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris.
- Lacan, J., 1972-73, *Le Séminaire XX : Encore*, Seuil, Paris, 1975.
- Lefort, R. et R., 1980, *Naissance de l'autre*, ed. Seuil, Paris.